



# Cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre »



**Actes de la conférence**  
**« La jeunesse marocaine face aux  
défis de l'addiction »**

Casablanca, vendredi 19 janvier 2018





FONDATION  
Attijariwafa bank

# Pôle Édition & Débats

Tous les actes des conférences du Cycle « Échanger pour mieux comprendre »  
sont disponibles sur le site institutionnel : [www.attijariwafabank.com](http://www.attijariwafabank.com)

Échanger pour mieux  
comprendre

# ACTES DE LA CONFÉRENCE

## Vendredi 19 janvier 2018

### **Mot de bienvenue et présentation des intervenants**

**Mme Saloua Benmehrez**, Directrice de la Communication Groupe, Attijariwafa bank

### **Introduction**

**Docteur Hachem Tyal**, Psychiatre et Psychologue à Casablanca, Fondateur de la Clinique psychiatrique Villa des Lilas.

### **Intervention**

**Docteur Amine Benyamina**, Professeur de Psychiatrie et d'addictologie à Paris et Président de la Fédération Française d'Addictologie

### **Séance de questions / réponses**

### **La rencontre en images**

### **Pôle Édition & Débats**

**Mouna Kably**, Responsable

**Kenza Lamniji**, Chef de Projets



## Mot de bienvenue Mme Saloua Benmehrez

Directrice de la Communication Groupe, Attijariwafa bank

Mesdames et Messieurs,

Je vous souhaite la bienvenue à cette nouvelle conférence organisée par la Fondation Attijariwafa bank dans le cadre de notre cycle « Échanger pour mieux comprendre » et je vous remercie d'avoir répondu nombreux à notre invitation.

Pour cette 36<sup>e</sup> édition du cycle, nous avons choisi de traiter un sujet de santé publique grave, qui met en péril l'avenir de notre jeunesse et qui, si aucune politique publique efficace et inclusive, de prévention et d'accompagnement, n'est mise en place, pourrait compromettre l'avenir de notre pays. Car que deviendrait un pays sans une jeunesse en bonne santé, optimiste et armée pour porter des ambitions fortes ?

Ce soir, nous allons donc tenter d'analyser et de comprendre, en présence de deux éminents praticiens, la montée du phénomène de l'addiction de nos jeunes, aux drogues quelles qu'elles soient. Nous avons tous eu l'occasion de constater que ce fléau prend une ampleur inquiétante et qu'il

touche une jeunesse de plus en plus exposée, issue de toutes les classes sociales, qu'elle vive dans des quartiers défavorisés ou dans des zones plus nanties.

Le constat est d'autant plus inquiétant que nos jeunes adolescents sont de plus en plus jeunes à tester pour la première fois les drogues dans ses différentes formes. Par ailleurs, la consommation des drogues n'est désormais plus le fait exclusivement des garçons puisqu'un nombre croissant de jeunes filles s'y adonne et tombe plus tôt dans le piège de l'addiction.

Enfin, si le nombre de jeunes consommateurs est en croissance constante et leur âge est de plus en plus bas, les circuits de diffusion de ces produits nocifs sont, eux, malheureusement, de plus en plus structurés et efficaces.

Et ce qui suscite encore plus d'inquiétude de la part du corps médical, des associations, c'est que face à cette stratégie dévastatrice mise en place par les dealers, les parents comme les éducateurs se trouvent démunis et livrés à eux-mêmes. À l'échelle nationale, aucune stratégie

préventive et de lutte contre le commerce de ces produits nocifs n'est adoptée et les pouvoirs publics tardent à prendre en main ce drame social, en lançant une campagne de sensibilisation à grande échelle et en appliquant des mesures coercitives à l'encontre de ceux qui tirent profit de ce business.

Pour sensibiliser le grand public à l'urgence de la situation et expliquer les pratiques thérapeutiques en vigueur au Maroc ainsi que les avancées accomplies en matière de lutte contre l'addiction, nous avons choisi d'inviter deux Psychiatres, spécialistes en addictologie qui répondront à toutes vos questions.

Je tiens donc à remercier, au nom de la Fondation Attijariwafa bank , le Docteur Amine Benyamina, Professeur de Psychiatrie et d'addictologie à Paris et Président de la Fédération Française d'Addictologie qui vient de publier un livre consacré à ce fléau qui envahit tous les pays, quel que soit leur niveau de développement.

À ses côtés, nous avons le plaisir de recevoir Docteur Hachem Tyal, Psychiatre et Psychologue à Casablanca, Fondateur de la Clinique psychiatrique Villa des Lilas.

Je vous souhaite une excellente conférence.  
M. Tyal, à vous la parole.



## Introduction

### Docteur Hachem Tyal

Psychiatre et Psychologue à Casablanca,  
Fondateur de la Clinique psychiatrique Villa des Lilas

Bonsoir à tous,

Tout d'abord, je remercie la Fondation Attijariwafa bank de nous avoir invités et je remercie tout particulièrement M. Mohamed El Kettani, Président du Groupe, d'avoir mobilisé toutes les énergies pour que cette réunion puisse avoir lieu. Mille mercis Monsieur le Président.

Nous avons choisi de profiter de la présence du Docteur Amine Benyamina pour discuter d'un sujet très sensible. Cependant, nous ne sommes pas là pour prononcer un discours, mais pour échanger avec vous et répondre à vos questions. Il nous semble important de donner la possibilité aux uns et aux autres, de poser les questions et d'obtenir des réponses. Nous avons tous, en la matière, des questions, dans la mesure où chacun d'entre nous a, autour de lui, parmi ses proches ou son entourage, des personnes confrontées à

l'addiction, avec toutes les problématiques que cela soulève.

Il faut garder à l'esprit que la problématique de la drogue nous renvoie à notre propre impuissance. Très souvent, nous sommes dans l'incapacité d'apporter une réponse et nous nous trouvons désemparés. Nous faisons alors appel à des spécialistes pour nous aider à trouver des solutions qui s'avèrent, selon les cas, plus ou moins efficaces.

Alors que faire ?

Le docteur Amine Benyamina et moi-même sommes-là pour vous entretenir de cette problématique de l'addiction, sans pour autant nous prêter à un cours magistral.

De mon point de vue, il s'agit de vous livrer quelques points de repère et de poser le cadre du débat, avant de céder la parole au docteur



Benyamina. Tout d'abord, quelle est la population cible à laquelle nous nous adressons ?

Il s'agit de la jeunesse qui se trouve en phase d'adolescence, âgée de 10 /12 ans à 18 ans en moyenne. Cette période est très particulière car elle induit, en ces jeunes, divers changements profonds. Ces derniers muent physiquement, mais aussi psychologiquement. Cette phase de mutation complexe et délicate est essentielle à comprendre. Durant cette période, les jeunes sont dans la nécessité de tester les limites parentales et plus globalement, les limites de la société. S'ils ne passent pas par ces expériences, ils ne peuvent pas se construire. De ce fait, ces moments de révolte et de remise en question de l'autorité parentale et parfois-même de la loi, sont essentiels pour la construction de leur personnalité.

Mais à partir du moment où ils muent, où ils titillent l'autorité et les lois qui régissent la société, ces jeunes se mettent en situation de fragilité majeure. C'est donc le moment le plus propice pour ces jeunes d'expérimenter la consommation de substances qui peuvent provoquer leur perte. Il est important de comprendre que durant cette période de leur vie, ils sont extrêmement fragilisés.

Concernant la dépendance proprement dite, celle-ci se décline en deux catégories. D'un côté, il y a la dépendance physique et de l'autre, la dépendance psychologique. Malheureusement, le second type de dépendance est souvent oublié. Aussi, est-il important de préciser les choses.

Concernant la dépendance physique, lorsqu'un jeune consomme un produit toxique qu'il n'a pas l'habitude de consommer, il faut que son organisme s'y adapte. Ce dernier va ainsi développer un mécanisme adaptatif pour apprendre à fonctionner avec ce produit. Jusqu'au moment où ce produit toxique commence à s'inscrire dans le

fonctionnement normal du corps de l'adolescent. Ce dernier ne commence à se sentir bien qu'après la consommation de ce produit. Au contraire, s'il interrompt la consommation, l'équilibre atteint au terme de la période d'adaptation, sera remis en question et il affichera des symptômes de manque. Le syndrome de manque est l'expression de la dépendance physique.

Cependant, la dépendance ne se limite pas à la dépendance physique. Il est important de prendre en compte la dépendance psychologique qui est, elle, la conséquence la plus importante dans le rapport de l'adolescent à la drogue. Pourquoi ? Parce que la dépendance physique n'est pas systématique. En revanche, la dépendance psychologique existe toujours. Cela veut dire qu'à la consommation du produit, le jeune se sent bien.

Dans le cas inverse, il ne se sent pas bien. À un degré supérieur, la dépendance psychologique va s'exprimer à travers cette envie irrésistible d'en consommer. Le jeune est ainsi dans l'incapacité de faire face à ce besoin compulsif de consommer de la drogue. Tel est le drame que vivent souvent les jeunes addicts. Ces derniers sont dans l'obligation de trouver et de consommer ce produit, même s'ils savent pertinemment qu'il est nocif pour leur santé.

Je citerai l'exemple de nos sociétés arabomusulmanes, où plusieurs personnes affirment ne pas être alcooliques. Le motif avancé le plus fréquemment est le suivant : pendant le mois de Ramadan, elles ne prennent pas d'alcool et cela ne leur pose pas de problème. Elles sont donc convaincues de ne pas être dépendantes. Effectivement, ces personnes ne sont pas dépendantes au niveau physique. Mais la dépendance psychologique se confirme car, à quelques jours de la fin du mois sacré, ces mêmes personnes sont dans l'extase, dans l'attente et dans le bonheur absolu à l'idée de reprendre la consommation de l'alcool.

En clair, ce n'est pas parce que ces personnes ne

*« Durant l'adolescence, les jeunes doivent tester les limites parentales et plus globalement, les limites de la société, pour se construire ».*

sont pas dans la souffrance physique et qu'elles n'affichent pas de signe de manque, qu'elles ne sont pas dépendantes. Il est essentiel de comprendre cette dualité.

Par ailleurs, je tiens à préciser qu'il existe des degrés de dépendance, selon la catégorie de drogue consommée. L'héroïne et l'alcool entraînent le niveau le plus élevé de dépendance. Puis, arrive le tabac, suivi de la cocaïne et du cannabis.

Pour illustrer l'ampleur du fléau, je citerai quelques chiffres. Selon l'enquête du ministère de l'Éducation nationale réalisée auprès d'adolescents en 2013, il y aurait 20 % des jeunes interrogés ayant fumé au moins une fois ; 5 % d'entre eux, âgés de 13 à 15 ans, ont expérimenté l'alcool, contre 10 % pour le cannabis et 6 % pour les psychotropes.

Au regard de ces chiffres, le problème est latent et l'on ne peut continuer à fermer les yeux.

En outre, la plupart des élèves consomment de la drogue achetée avec beaucoup de facilité, le plus souvent à proximité ou à l'intérieur même de l'établissement scolaire.

Alors, comment devient-on dépendant ? Il faut la conjonction de trois facteurs : une personnalité vulnérable, un environnement particulier et la rencontre avec une substance spécifique.

Ces facteurs constituent les trois ingrédients qui vont pousser le jeune à expérimenter la drogue. Et dans l'expérience de cette substance, l'adolescent va découvrir certaines sensations comme le plaisir... mais pas seulement ! Tel est le véritable drame. Il se peut que le jeune présente des failles dans son mode de fonctionnement ou dans sa personnalité. Cela est d'ailleurs d'autant plus normal à l'adolescence. L'on se retrouve alors avec des jeunes confrontés à des problèmes de construction de la personnalité, consommateurs

d'une substance qui va leur apporter ce qu'ils n'ont pas ! De ce fait, ces adolescents ne donnent pas la possibilité à leur personnalité d'expérimenter pour développer les moyens de surmonter ces failles. C'est là toute la difficulté.

L'on se retrouve avec un adolescent qui tente de combler ses failles de fonctionnement avec une substance et qui, en fait, continue de fonctionner avec les mêmes défaillances jusqu'à l'âge adulte, sans jamais réussir à régler ses problèmes d'adolescent. Il présentera alors des handicaps majeurs puisqu'il n'arrivera plus à fonctionner autrement qu'en consommant cette substance.

Autre question récurrente : quels sont les problèmes posés par la prise de drogues chez les jeunes ?

Comme je viens de l'expliquer, ces jeunes adolescents sont confrontés à la difficulté de construire leur personnalité. À mon sens, cette conséquence est dramatique. Il ne faut pas oublier qu'un adolescent ne s'est pas encore complètement construit, même au niveau de sa substance cérébrale. La maturation de son cerveau qui est encore insuffisante, ne se termine qu'à l'âge de 21 à 23 ans.

Lorsqu'entre temps, il consomme ces substances, il empêche le bon déroulement de la maturation de son cerveau. Il détruit sa capacité cognitive et devient moins intelligent, mais sans en prendre conscience car le processus est très lent. Au fil du temps, l'on se retrouve avec des jeunes qui n'arrivent ni à apprendre, ni à progresser dans leur scolarité, qui obtiennent des résultats de plus en plus mauvais jusqu'à la déscolarisation. Alors comment peut-on prévenir tous ces problèmes ?

Il faut commencer par écarter deux choses qui sont inefficaces. Tout d'abord, il ne faut pas jouer au moralisateur. Ensuite, il ne sert à rien de dire à l'adolescent que c'est dangereux. Justement,

*« Pour devenir dépendant : Il faut la conjonction de trois facteurs : une personnalité vulnérable, un environnement particulier et la rencontre avec une substance spécifique ».*

les jeunes cherchent à jouer avec le danger ! En insistant sur le danger, vous les incitez à en consommer. Alors que faut-il faire ?

À titre personnel, je défends la nécessité d'une modification de la représentation de notre rapport aux produits toxiques, avant même que l'on n'en ait fait l'expérience.

À quel moment démarre l'expérience du rapport au toxique ?

Quand le jeune commence à grandir et arrive au collège. À ce moment précis, il devient nécessaire de modifier le rapport au produit toxique. Si cela n'est pas opéré, il devient très difficile d'agir plus tard.

La banalisation dans laquelle se trouvent nos jeunes face à la consommation de ces produits fait qu'ils considèrent le haschisch comme une simple substance naturelle que « tout le monde consomme ». Cet argument est souvent avancé pour tenter de normaliser leur rapport à la drogue. Or, si l'on attend que les jeunes prennent conscience du danger de ces représentations, il sera déjà

trop tard et l'acte de modifier la représentation de leur rapport à la drogue devient difficile.

De ce fait, il est essentiel que les responsables politiques hissent ce problème au rang de cause nationale. S'il n'est pas pris en compte, suffisamment tôt, dans les efforts prioritaires de développement de notre pays, le problème se traduit par des pertes de points de développement et par la multiplication de drames sociaux...

Pour préserver notre jeunesse, il devient urgent de mettre en place des programmes impliquant l'école dès le plus jeune âge, les enseignants, les parents, mais aussi et surtout, les élèves. Cependant, nous savons que le fait de venir prêcher la bonne parole aux élèves est inefficace. En revanche, si l'on amène les élèves à s'approprier le programme, à mettre en place des stratégies de mise en œuvre pour informer et sensibiliser les jeunes de leur âge, je suis convaincu que l'on arrivera à avancer sur ce dossier douloureux. Mais avant tout, il faut faire confiance à nos jeunes. Je vous remercie pour votre attention.



## Docteur Amine Benyamina

Professeur de Psychiatrie et d'addictologie à Paris  
Président de la Fédération Française d'Addictologie

Merci cher confrère pour cette belle entrée en matière.

Je voudrais, à mon tour, remercier très chaleureusement M. Mohamed El Kettani et la Fondation Attijariwafa bank de m'avoir invité et de me permettre de m'exprimer à Casablanca, dans ce pays que j'aime tant.

J'ai toujours dit que le hasard n'était jamais vraiment du hasard !

Etant originaire d'Algérie, il se trouve que ce soir nous nous sommes à l'espace Actua de la Fondation Attijariwafa bank, lui-même situé sur la rue d'Alger, à Casablanca ! En ce qui me concerne, cela constitue une belle coïncidence et une belle synthèse. Je suis donc très heureux d'être parmi vous et ce ne sera sûrement pas la dernière fois !

Notre sujet est un sujet grave et important que j'ai eu l'occasion de traiter dans un cadre académique. Je dois vous confier que je suis, à la fois, content et stressé d'être parmi vous ce soir.

Je manque à mes devoirs car je n'ai pas mis de cravate, et cela pour deux raisons : d'une part, j'ai pris du poids, mais aussi, de l'assurance ! J'espère compenser avec la qualité du message que je voudrais vous faire passer durant cette conférence.

L'addiction est un sujet de santé publique qui touche les jeunes, impacte le lien social, le vivre-ensemble et la convivialité. Et nous tous, quel que soit notre pays d'origine, vivons dans une véritable ambivalence. Je suis aussi concerné puisque je donne cette conférence, mais cela ne m'empêche pas de faire la fête une fois dans ma sphère privée ! Mais il se trouve que certains d'entre nous ont du mal à gérer cette ambivalence.

Toute la problématique des addictions consiste à repérer les personnes les plus vulnérables pour leur venir en aide. Pour cette frange de la population, le plaisir peut se transformer en enfer et se traduire par une perte de liberté

de s'abstenir. D'ailleurs, je définis l'addiction, comme étant « l'impossibilité de s'abstenir ». Cette phrase est vraie.

La liste de ces addictions ne cesse de s'allonger, puisque, la semaine dernière, l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) y a ajouté les jeux vidéo. Les réfractaires peuvent toujours invoquer la liberté de disposer de leur corps et ne comprennent pas pourquoi l'État s'en mêlerait. Cette théorie peut à priori se défendre. Effectivement, l'on peut dire que le périmètre de notre corps nous appartient. Mais, il se trouve que ce corps se meut dans une société et cette société est la somme de tous les corps. Or, quand ces corps sont malades, c'est tout le corps social qui est malade.

Cela m'amène à affirmer que la notion d'addiction est une notion politique, au sens britannique du terme (policy). Elle ne se définit que dans le cadre d'une confrontation dans la Cité entre la personne, le produit et l'environnement. Ce n'est pas un hasard si la société a, très tôt, légiféré la consommation des drogues. Concernant le cannabis, le premier à avoir légiféré fût Napoléon. En effet, quand l'empereur a lancé les campagnes en Égypte, les Égyptiens qui avaient compris que le cannabis était une arme de guerre, faisaient fumer les soldats de Napoléon qui devenaient moins efficaces.

Autre exemple : le cannabis a une symbolique particulière en France. Cette drogue est attribuée aux Maghrébins qui l'auraient importée. Or, il faut savoir que la France commercialise librement des boissons addictes comme l'alcool et le vin ? Ce dernier est même vivement défendu comme un produit culturel. En revanche, les autorités ne répètent pas assez que ces produits provoquent 50 000 morts chaque année, contrairement au cannabis qui en provoque beaucoup moins. De ce fait, l'approche politique de l'addiction doit

constamment être prise en compte, lorsque l'on mesure la réalité de la santé publique et que l'on veut adopter les bonnes mesures.

Ce constat de dépendance a démarré aux États-Unis par ce que l'on appelle « le modèle moral », à savoir celui des « alcooliques anonymes ». Au départ, ce sont des religieux américains qui s'intéressent à ces personnes perdues, auxquelles l'on promet le paradis si elles devenaient abstinentes. Ces religieux ont constaté l'existence d'un certain nombre de personnes alcooliques à vie qui réussissent à résister grâce à l'abstinence, en prononçant une prière. Il s'agit- là d'un modèle moral.

*« L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) vient d'ajouter dans la liste des addictions, les jeux vidéo... sachant que l'addiction se définit comme étant l'impossibilité de s'abstenir ».*

Outre ce modèle moral, il existe le modèle légal. Il est matérialisé par la prohibition pure et simple de l'alcool. Pour cela, il faudrait laisser tomber le modèle moral, et bloquer la production ainsi que la distribution du produit (l'alcool). Mais, dans les faits, la prohibition s'est traduite par une augmentation pure et simple du nombre d'alcooliques et a menacé la santé des consommateurs car elle a entraîné le foisonnement du

commerce de l'alcool frelaté et la prospérité de la mafia.

Ces exemples concrets confirment que le traitement du problème des addictions n'est pas simple et les décisions prises sont éminemment politiques !

Voyons à présent le modèle pharmacologique qui, lui, a pour ambition de guérir les alcooliques. Ce modèle a également montré ses limites aux États-Unis dans les années 60.

La consommation de médicaments s'est en fait avérée peu efficace car, dans ce modèle, l'importance de la boîte noire est totalement mise de côté. Je parle ici de l'aspect psychologique de l'individu, de sa relation aux autres.

Deuxième erreur historique survenue aux États-Unis dans les années 60 : Harlem et le Bronx étaient

deux quartiers dangereux, des zones de ghettos peuplées de toxicomanes. Des physiologistes américains se sont emparés du sujet pour tenter de régler le problème de la violence urbaine. Ils ont alors décrété : « Puisque nous ne sommes pas en mesure de trouver le traitement idoine de lutte contre la consommation de la drogue, nous allons procurer aux consommateurs, de la drogue qui sera produite par nous, testée et contrôlée par nous-mêmes. »

Ainsi, ils créent en 1966, la méthadone qui marque le début de la réduction des risques appelée « la substitution ». En l'espace de trois ans, ils créent le modèle neuro-pharmaco-chimique de la substitution aux États-Unis. Conséquence immédiate : retour au calme dans les quartiers à risque. Mais, ce calme s'avère précaire car il durera à peine trois ans. En 1971, l'on assiste à un retour de la violence. Pourtant, les citoyens étaient encadrés et soignés, mais dans ce dispositif, un élément déterminant a été ignoré : la boîte noire, autrement dit, la prise en charge psychologique des consommateurs de drogues.

L'ère pharmacologique qui fût une période intéressante, s'avère, en définitive, insuffisante, pour éradiquer le fléau de la drogue.

Viendra alors l'ère de l'addiction. Je rappelle que le terme « addiction » est un terme latin qui veut dire « contraindre », « rendre esclave à soi ». Pour pouvoir s'extraire de l'esclavage, il faut payer de sa personne. En définitive, être addict revient à payer de sa personne, à céder une part de sa liberté.

Les Américains ont trouvé ce terme fascinant car le terme « dépendance » s'avérait inexact, incomplet. La notion d'addiction se propage et progressivement, arrive la grande époque des thérapies comportementales qui étaient cognitives.

À présent, nous sommes dans la troisième vague de thérapies basées sur la pleine conscience.

Pour traiter le problème de la toxicomanie, des psychanalystes new-yorkais créent une thérapie comportementale cognitive. Ce modèle s'est avéré très efficace dans le domaine des addictions. De ce modèle de déconditionnement, nous sommes arrivés, dans les années 1974, à l'intégration du triptyque bio-psycho-social.

Émerge alors le modèle de la technologie qui est toujours d'actualité de nos jours, à savoir l'imagerie et la génétique, grâce à l'arrivée d'IRM très performants.

Le modèle français va s'inspirer de toutes ces évolutions et produire le modèle « du produit, du contexte et de l'individu ».

Claude Olivenstein qui a été mon maître, a travaillé sur ce modèle et a réussi à faire avancer les choses. Il a développé la théorie du « miroir brisé ».

Dans les années 70, l'opinion publique française a été fortement traumatisée par la mort d'une jeune droguée dans une boîte de nuit. La French Connection (filiale de Marseille) qui excellait dans le raffinement

de la drogue, avait réussi à inonder le marché, y compris aux États-Unis. Nixon décide alors de livrer la guerre à la drogue en débloquent des milliards de dollars. Des années plus tard, constatant que les États ne pouvaient gagner la guerre contre la drogue, le président Barak Obama a pour sa part, décidé en 2015, de changer de stratégie, estimant qu'il valait mieux mettre en place un dispositif d'accompagnement pour mieux maîtriser le phénomène. Il est donc essentiel de connaître l'histoire pour comprendre certaines prises de décision politiques qui peuvent paraître contreproductives.

J'ajouterai un dernier point en introduction : certains collègues parlent de la société « addictogène », c'est-à-dire de cette société moderne qui produit des addictions et un nombre croissant de personnes deviennent addictes pour s'adapter à ce type de

*« La société moderne est addictogène car elle produit des addictions et encourage un nombre croissant de consommateurs à devenir addicts ».*

sociétés en absorbant les produits proposés. Plus précisément, la consommation de ces produits leur permet de s'adapter aux éléments d'accélération de la société tels que :

- la transformation des modalités de construction de la personnalité ;
- l'avènement de la société de loisirs avec une quête du plaisir immédiat ;
- l'injonction de se gérer soi-même ;
- l'aggravation des déséquilibres économiques.

Mais, toutes les addictions observées ne proviennent pas exclusivement de ces 4 phénomènes. Face à ces mutations, les politiques tentent de réagir en développant la prévention, mais aussi la prise en charge des dommages constatés. De ce point de vue, le modèle français a livré des enseignements importants.

Pour revenir à notre sujet de préoccupation, est-il important d'être vigilant face aux jeunes ? En fait, il existe une dichotomie entre l'évolution morphologique et l'évolution cérébrale des jeunes. Si à 18 ans, leur apparence physique est proche de celle des adultes, la maturation de leur cerveau est, en revanche, toujours en cours.

Cette maturation explique que les jeunes sont vulnérables, parfois, agaçants, souvent, peu réceptifs aux propos des adultes.

En fait, leur capital biologique qui leur permet de comprendre ce qui leur est dit, n'est pas parachevé.

Sur le plan psychologique, ces jeunes sont aussi exposés aux grandes rencontres et expérimentations et ce, au moment où le cerveau est fragilisé.

De ce fait, le cerveau de l'adolescent est vulnérable sur tous les plans, pas uniquement face au cannabis. Mais, en même temps, ce cerveau mou est utile car il va permettre à l'adolescent d'acquérir du savoir, de développer son intelligence, de se préparer à devenir un futur citoyen. De ce fait, cette question est, avant tout, d'ordre politique.

Pour en faire de bons citoyens adultes, il faut les accompagner dès l'âge de 15 ans.

Il y a ensuite tout le système de récompenses car le cerveau englobe des zones qui sont stimulées par des drogues, par des plaisirs, par des sensations, par des prises de risques, par la confrontation avec les adultes et par l'adoption d'habits excentriques.

Ce sont-là des transgressions utiles et nécessaires qui peuvent, aussi, passer par l'expérimentation des drogues. Ainsi, l'expérience des drogues durant l'adolescence est normale ! La peur des parents est, elle aussi, normale. Mais il faut à tout prix éviter le conflit et le dérapage non contrôlé.

*« Le monde compte 250 millions de consommateurs de cannabis et le grand paradoxe concerne la France qui figure en bonne place en terme de consommation malgré un arsenal juridique prohibitif ».*

Ce problème fait l'objet de plusieurs clichés. Y a-t-il des pays plus touchés que d'autres ? Le Maroc est-il vraiment la plaque tournante du cannabis ?

Savez-vous où le cannabis pousse le plus et le mieux ? Dans les salles de bain et en Europe ! Nous avons donc affaire à un phénomène plutôt mondial. Et le pays qui produit et consomme le plus de cannabis à tout venant, est la France. Globalement, l'on

constate que la répartition mondiale est plutôt équilibrée, avec 250 millions consommateurs de cannabis dans le monde. Le grand paradoxe est que la France est très bien placée en matière de consommation de cannabis, alors qu'elle dispose de l'arsenal juridique le plus prohibitif et le moins efficace.

Depuis peu, nous avons découvert plusieurs aspects nouveaux concernant le cerveau humain. Le cannabis consommé par un cerveau en devenir va avoir un impact, surtout à travers le temps. Les Israéliens ont beaucoup travaillé sur le cannabis et ses effets sur le cerveau.

Dans les années 50, deux chimistes avaient trouvé dans cette plante, le composant qui est responsable des effets psychodysléptiques. En effet, dans plus de 400 composants que contient

le cannabis, un seul est responsable de l'effet psychotrope. Depuis cette découverte, les deux chimistes ont travaillé sur cette plante en collaboration avec des Start up. Ils ont découvert que le corps humain fabriquait lui aussi « du cannabis » ! Cette découverte effectuée par des chercheurs américains a permis de constater l'existence de récepteurs à cannabis chez des personnes qui n'avaient jamais consommé cette drogue.

L'on a alors trouvé des récepteurs du type 1 et du type 2. Ces derniers ont une fonction immunitaire. À l'issue de cette découverte, justice a été rendue aux défenseurs du cannabis. Depuis des dizaines d'années, des personnes souffrant de maladies graves telles que le sida ou la sclérose en plaque, amélioreraient leur état de santé en consommant du cannabis.

Nous avons même relevé actuellement des essais réalisés en Allemagne sur le cannabis thérapeutique visant à traiter la schizophrénie.

Concrètement, quels sont les effets de la consommation du cannabis sur les jeunes ?

L'on constate une diminution de l'épaisseur corticale car la couche corticale supérieure s'en trouve altérée.

Je rappelle que les différentes couches du cortex racontent l'histoire de l'humanité. Au final, l'addiction au cannabis est liée à l'instinct de conservation et à la stimulation du système de récompense.

Mais il faut noter qu'il y a plusieurs variétés de cannabis.

Durant les 30 dernières années, les Américains ont analysé la consistance de toutes les saisies de cannabis. Il apparaît qu'en l'espace de ces années, le composant addictogène du cannabis est devenu 10 fois plus important que celui qui protège, nommé le « Cannabidiol » ou cannabis thérapeutique.

Il est donc important de connaître la nature du cannabis consommé par nos jeunes.

Prenons l'exemple de la Hollande qui a décrété une dépénalisation du cannabis que je qualifie « d'hypocrite ».

En réalité, la loi élaborée par le parti de Gauche devait être votée en deux temps : d'abord, la libéralisation de la consommation, puis celle de la production. Mais, quand la Gauche a perdu les élections, les Démocrates Chrétiens ont pris le relais et décidé d'annuler la deuxième partie de la loi. Au final, le modèle hollandais est hypocrite car l'approvisionnement est effectué de manière opaque alors que la vente à la consommation est légale.

Cependant, la Hollande constitue un observatoire à ciel ouvert qui permet de dégager certains constats.

L'on s'est donc rendu compte que la consommation de cannabis n'entraînait pas systématiquement la schizophrénie. L'analyse de 50 ans de publications sur le sujet a permis de dégager un constat intéressant : nous avons tous une zone critique neuro-développementale qui évolue selon l'âge de l'enfant. Avant

l'âge de 15 ans, si l'enfant consomme le cannabis, le risque de dysfonctionnement cérébral peut augmenter de 10 à 50 fois et le cerveau devient plus vulnérable face aux pathologies. Au-delà de l'âge de 20 ans, les risques sont beaucoup plus faibles.

Ce constat est très important, mais il n'est pas suffisant. Il est aussi important d'analyser le ratio Cannabiol (CBD) / Tetrahydrocannabinol (THC) pour dresser un diagnostic fiable.

Dans l'état actuel des choses, les jeunes sont exposés au trafic non réglementé, qui met en avant le profit des dealers. Plus vous augmentez le taux de THC, plus vous augmentez le caractère addictogène du produit et plus vous avez une clientèle captive.

Autre élément inquiétant : la précocité de l'âge du premier contact.

*« L'addiction au cannabis est liée à l'instinct de conservation et à la stimulation du système de récompense ».*



Il faut, dans les lycées et tout autre lieu de rassemblement des jeunes, faire preuve de plus de clairvoyance et moins d'hypocrisie. Sachant que les jeunes vont être tentés par la consommation de cannabis, autant leur conseiller le bon et écarter le plus nocif. Pour cela, il faut mettre en place un cadre réglementaire adéquat, applicable à l'échelle internationale. Une dizaine de chefs d'États sud-américains plaide pour la légalisation de la consommation de la drogue. La raison est que les pays d'Amérique latine sont détruits par le trafic de drogue, en particulier le Mexique, la Colombie et le Venezuela. Dans ces pays, les mafias de la drogue contrôlent les politiques, la police et l'armée. Ce sont elles qui fournissent le monde en drogues. Seul le chef d'État de l'Uruguay a eu le courage de légaliser la consommation de la drogue pour couper l'herbe sous les pieds du consortium. De ce fait, la seule façon de sortir de la violence et de gérer ces pays, est de légaliser la vente et la consommation de la drogue. Il faut à tout prix avoir en tête cette réflexion.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2018, la Californie a légalisé le cannabis. Cet État-pays qui compte 44 millions d'habitants, est prescripteur de la tendance mondiale. Depuis 1996, le cannabis thérapeutique est légal en Californie. Cet État a capitalisé sur cette expérience longue de 22 ans et est passée à l'étape suivante. Cependant, cela représente un profit important. Pour l'instant, les banques refusent de domicilier cette masse de flux importante car elles doutent que ce système de légalisation perdure. Pour l'instant, la masse de cash en circulation, pose problème.

Personnellement, je plaide pour la légalisation du cannabis thérapeutique, dans un cadre réglementaire très précis. Certes, ce produit revêt une symbolique particulière dans l'imaginaire de l'Occident, avec une forte connotation orientaliste. Mais c'est la seule manière de préserver les jeunes.

*« Face à cette tendance lourde de la baisse du nombre de consommateurs, la filière viticole cherche à capter de nouvelles cibles, notamment les femmes et les jeunes ».*

Concernant l'alcool, j'ai publié en France, un ouvrage intitulé « Alcool, la grande hypocrisie ». Au Parlement, 577 députés se sont transformés en défenseurs du patrimoine français contre l'intérêt général. L'on invoque souvent l'enjeu économique de ce produit.

Avec la Fédération Française de l'Addictologie, nous nous sommes penchés sur l'aspect médico-économique de ce dossier. Nous avons fait appel à un économiste célèbre, Pierre Kopp, enseignant à la Sorbonne, qui a produit un travail ayant suscité peu de publicité!

Ensuite, c'était au tour de la Cour des comptes de réaliser un gros travail et de tirer la sonnette d'alarme. Pour éviter de légiférer, l'argument invoqué par les hommes politiques a été la menace potentielle qui pèserait sur les 550 000 emplois

que compte la filière viticole. En clair, si l'on réglemente la loi Evin sur la publicité de l'alcool, la filière viticole risque de s'effondrer.

Je précise toutefois que l'État dégage chaque année 30 milliards de recettes issues des taxes sur l'alcool et qu'il débourse 130 milliards d'euros pour la prise en charge médicale

des effets directs et indirects liés à la consommation d'alcool!

À l'époque, j'avais demandé à voire M. Emmanuel Valls, Premier ministre. Mais celui-ci avait d'autres priorités en tête et a renvoyé la responsabilité au Président de la République. J'ai alors pris rendez-vous avec M. François Hollande, mais entre-temps, le Président est allé inaugurer la Cité du vin de Bordeaux! Le message est clair.

Comme vous vous en doutez, les lobbys sont très puissants. Toute la filière, de la production à la commercialisation de l'alcool, cible en priorité les jeunes car ce sont de futurs consommateurs. Il faut savoir que la filière viticole a actuellement besoin de renouveler sa clientèle. Pour l'heure, son activité se maintient grâce à la consommation des adultes, d'âge mûr variant entre 25 et plus

de 60 ans. Cependant, même si cette cible en consomme régulièrement, elle finit souvent par réduire son niveau de consommation d'alcool car elle est exposée au diabète, à l'hypertension, et autres maladies chroniques, ou alors, elle entre dans un système de soins et devient alors plus réceptive aux messages des médecins.

Face à cette tendance lourde, la filière viticole cherche à tout prix à desserrer l'étau en captant deux nouvelles cibles, notamment les femmes et les jeunes. Aux femmes, les producteurs ont proposé de « l'alcool joli », aux couleurs variées et au goût sucré, avec des campagnes publicitaires adaptées.

Au plus jeunes, ils offrent gratuitement de l'alcool. Ces lobbys financent ainsi des associations d'étudiants, les bizutages, et autres manifestations estudiantines pour drainer de futurs consommateurs jeunes.

Plus grave, ces producteurs affirment qu'ils sont socialement responsables puisqu'ils initient les jeunes au goût. En réalité, ils ne veulent pas éduquer les jeunes au goût de l'alcool, mais les initier pour en faire des consommateurs à l'âge adulte.

Revenons aux dégâts causés au niveau du cerveau humain. En fait, il y a eu confusion entre plusieurs concepts.

Quand l'on consomme jeune de l'alcool, devient-on un adulte alcoolique ? Nul ne peut l'affirmer. En revanche, une chose est sûre : la consommation de beaucoup d'alcool provoque chez les jeunes, des lésions dans le cerveau, telles que la diminution de la masse et des perturbations cognitives.

Autre phénomène à souligner : les filles commencent à rattraper les garçons en termes de consommation d'alcool.

Troisième constat inquiétant : parmi les zones du cerveau les plus touchées par cette consommation massive d'alcool, il y a l'hippocampe qui a pour fonction de veiller à l'apprentissage et à la mémorisation, et le cervelet qui permet l'équilibre et donc des processus majeurs comme l'apprentissage, la mémorisation, etc.

Hormis l'alcool, parlons aussi de l'ecstasy et des clubs drogues... Cela constitue le dernier tsunami qui déferle actuellement sur l'Europe. Ces produits sont fabriqués à un coût dérisoire dans des laboratoires clandestins en Asie, et livrés par cartons dans le reste du monde, pour être revendus aux jeunes. Ces drogues sont livrées à domicile, via UPS !

Ainsi, plusieurs millions de comprimés sont écoulés tous les ans et disponibles dans les boîtes de nuit, les clubs et partout ailleurs !

Il est important de le savoir : nos jeunes ne sont pas consommateurs uniquement d'alcool, de cannabis ou de tabac, mais ils sont des multi-consommateurs, même s'ils ne sont pas addicts. Ils sont tentés

par les cocktails qui leur sont proposés ; ce qui complique le profiling des jeunes consommateurs.

Vous avez peut-être entendu parler de la « purple drank », cocktail rendu célèbre par les chanteurs de Rap, et lancé dans les années 90. Malgré nos alertes, aucune mesure des autorités publiques n'a été adoptée. Mais l'été dernier, Amandine, âgée de 14 ans, est décédée suite à la consommation de ce cocktail. Sa mère a alors lancé une pétition qui a abouti à la mesure suivante : la prise de codéine doit être autorisée sur présentation d'une ordonnance obligatoire. Cette mesure est très importante car la codéine est partout, notamment dans le co-doliprane. Cette codéine est une drogue toute simple, cousine de l'héroïne, qui

*« Le dernier tsunami qui déferle actuellement sur l'Europe concerne l'ecstasy qui est fabriqué dans des ateliers clandestins en Asie, et livré massivement dans le reste du monde ».*

était en vente libre et qui s'avère être beaucoup plus nocive que le cannabis. Sans oublier les psychotropes, les tranquillisants, les somnifères, quelques antidépresseurs qui viennent, petit à petit complexifier le profil des consommateurs.

Il y a également des pathologies fréquentes chez les adolescents, comme l'anorexie, mixé à la consommation de la cocaïne et de l'alcool (alcoolo-anorexiques). Nous sommes aujourd'hui face à des cas d'associations de problématiques psychiatriques graves et des cas de consommation de drogues avec des purges itératives. Ce sont-là de vraies pathologies d'adolescence qui viennent une fois de plus complexifier les profils.

Pour conclure, je voudrais m'adresser aux parents : de nombreuses études permettent de

dégager des profils présentant un risque accru, comme des parents consommateurs ou des frères et sœurs aînés qui en ont consommé ; des pères buveurs ou encore des jeunes attirés par des articles promotionnels lancés par des marques d'alcool.

Une étude américaine menée auprès de 4 660 jumeaux qui ont été suivis avec une expérimentation des pratiques parentales. Cette étude montre qu'il y a un effet direct sur les pratiques des adolescents de la loi familiale et parentale. Il faut, dans ce cas, mettre en place des thérapies familiales, en valorisant le travail et en privilégiant les activités de loisirs.

## Docteur Hachem Tyal

Merci d'avoir expliqué dans le détail la problématique addictive. La parole est à la salle et nous sommes prêts à répondre à toutes les questions.

Séance de questions / réponses

## Question d'un parent

Comment les parents doivent-ils s'y prendre pour éviter que les enfants prennent de la drogue dès leur plus jeune âge ? Comment les convaincre aussi de ne pas abuser des jeux vidéo et de l'ordinateur ?



## Réponse du docteur Amine Benyamina

Les parents s'inscrivent dans un système plus large qui est la société. De ce fait, il faut que tout le monde joue son rôle car la propagation de ce fléau chez les jeunes est de la responsabilité de tous.

La prévention commence d'abord par la transmission de messages intelligents, qui traduisent la réalité dans laquelle peuvent se retrouver les adolescents.

En France, nous avons commencé à travailler au sein d'une structure dédiée à la prévention, baptisée « Santé Publique France » et nous avons mis de côté les campagnes et les clichés ridicules qui, jusqu'à présent, faisaient plutôt rire les adolescents, au lieu de les interpeler.

Nous avons donc travaillé sur des systèmes réels comme Instagram et nous avons choisi une jeune adolescente très jolie qui consommait de l'alcool, mais sans en être dépendante. Dans toutes les photos diffusées, figurait un verre

d'alcool à ses côtés et elle semblait rayonnante et épanouie etc. La dernière photo où ne figurait pas de verre d'alcool, elle était déprimée. Nous avons expliqué que c'était une comédienne et toutes les personnes qui ont « liké » ses photos n'ont pas perçu qu'elle était en train de sombrer dans l'addiction. Derrière les valeurs positives qu'elle semblait véhiculer, cette jeune fille vivait en réalité un véritable drame.

Je cite cet exemple car c'est ce genre de campagnes qui peut aider les parents à adapter leur discours. Le discours descendant de l'interdiction n'est pas efficace. Il faut construire un argumentaire qui soit compréhensible par nos jeunes et oublier le rôle du « père fouettard ». Certes, les adolescents ont besoin que les parents incarnent l'autorité car cela les rassure. Mais pour les cadrer, il faut dire et répéter les choses de façon permanente et accepter la provocation des adolescents.

### **Question de M. Amine Aït Smiri** Président de l'association Marocains pluriels Juniors

Je tiens tout d'abord à remercier la Fondation Attijariwafa bank pour avoir organisé cette rencontre enrichissante. Je vous remercie messieurs les professeurs pour la richesse de vos interventions. Vous avez parfaitement analysé les causes et les conséquences de ces fléaux auprès des jeunes. Mais qu'en est-il des solutions ? Je parle de solutions opérationnelles et qui seraient déployables au quotidien.

Je me permets de vous exposer ma perception des solutions potentielles. Pour faire face à ce fléau, il faut d'abord faire confiance aux jeunes et je m'adresse en particulier aux parents, aux professeurs et aux militants associatifs.

Ensuite, il faut développer l'accès à la culture aux jeunes des quartiers défavorisés. J'adresse mon message aux responsables politiques, mais aussi aux chefs d'entreprises qui ont une responsabilité sociale à l'égard de ces jeunes. Par ailleurs, l'insertion professionnelle de ces jeunes pour qu'ils aient un emploi, peut les sauver de la drogue. Il faut également les aider à concrétiser leurs projets. Je vous remercie de m'avoir écouté.



### **Question du Docteur Soundous Seddiqui** Psychiatre Addictologue au CHU Ibnou Rochd Membre de l'association Nassim en charge de la prévention

Au sein de l'association Nassim, nous assurons la prévention primaire qui consiste à sensibiliser les jeunes pour éviter le contact avec les drogues. Cette sensibilisation se fait à un âge de plus en plus précoce, voire même entre 5 et 6 ans. Nous ne devons pas avoir peur d'en parler à nos enfants dès leur plus jeune âge.

La prévention primaire revêt un autre objectif : en cas de contact avec les drogues, il faut sensibiliser ces jeunes pour qu'ils ne tombent pas dans la dépendance. Je pense que notre priorité majeure est de trouver les moyens les plus efficaces pour en parler à nos enfants et les prévenir des dangers de l'addiction, en évitant que cela ne devienne un sujet tabou.



## Réponse du docteur Hachem Tyal

Les parents me posent souvent la même question : que faire quand nos enfants sont addicts ?

Il n'y a pas de réponse universelle. Mais il est important de le savoir, et de ne pas être dans le déni. Il faut avoir l'œil et l'oreille pour relever, à temps, les changements de comportement et les troubles de la personnalité et surtout, il faut éviter d'être dans la coercition.

Quand un parent donne la possibilité à son jeune enfant de s'ouvrir à lui, il a réglé la moitié du problème. Ensuite, il faut l'accompagner pour l'aider à manager son rapport à la substance. Enfin,

il y a la possibilité de consulter un spécialiste, en cas de nécessité. Mais la décision de consulter ne peut être prise qu'après avoir fait preuve d'écoute de ce jeune qui se trouve en difficulté. En réponse au jeune président de l'association Maroc Pluriel Junior, bien évidemment, le désœuvrement de la jeunesse ne peut que l'inciter à aller vers les substances. Bien évidemment, il faut ouvrir les centres culturels pour donner aux jeunes la possibilité de s'exprimer autrement. C'est le rôle des politiques, mais aussi de la société civile. L'éradication de ce phénomène relève de notre responsabilité à nous tous.

## Question de M. Ahmed Ghayat Militant associatif, Président de l'association Marocains pluriels

Je suis acteur associatif auprès de la jeunesse. Je vais peser chacun de mes mots car le sujet est extrêmement sensible. Je ne parlerai pas des dégâts, mais des effets causés par la drogue sur nos jeunes. J'aimerais que vous m'aidiez à avoir un discours intelligent vis à vis de ces jeunes. Je ne suis pas leur père et je n'incarne pas l'autorité avec un grand A, même s'il y a une forme d'autorité dans l'engagement associatif. Mais je dois aussi incarner la complicité. Et j'avoue que je suis coincé. Alors, est-ce qu'un jeune qui consomme du cannabis depuis l'adolescence et auquel je dis que ces neurones seront endommagés à vie, va me croire et est-ce que ce discours est efficace ? Ou bien faut-il juste de lui dire : le cannabis est la porte ouverte à des dérives plus graves ? Ai-je raison de le leur dire ou suis-je complètement à côté, comme ils semblent le croire ? Merci de votre aide.



## Réponse du Docteur Amine Benyamina

Effectivement, vous avez une position à la fois importante et pas simple. J'ai eu la même position pendant très longtemps. Il y a 15 ans, j'ai eu une consultation de jeunes qui me disaient : je maîtrise ma consommation de cannabis, j'ai de

bons résultats scolaires, mon père consomme de l'alcool tous les soirs et il n'a droit à aucune remarque, alors que les dégâts de l'alcool sont immédiats. Il est de votre responsabilité de livrer ce message. Alors la majorité peut-être ne risque

rien, mais celui qui court le risque d'addiction, mérite de recevoir votre message. Et c'est ce qui est important.

En effet, la plupart des jeunes auront sans doute des effets positifs car la consommation de cannabis va les aider peut-être à se socialiser, et elle se limitera aux rites de passage (du collègue au lycée, puis à l'université et écoles...) L'alcool

et la drogue sont consommés à ces occasions et il faut que les jeunes en soient prévenus. Compte tenu de votre expérience, sur les 100 jeunes qui consomment, vous êtes en mesure de repérer, tout de suite, celui qui s'expose à des problèmes d'addiction. Mais les effrayer avec des discours faux, est contreproductif. Et c'est ce qui s'est passé pendant 30 ans avec le cannabis en Europe.

## Réponse du Docteur Hachem Tyal

C'est vrai que quand l'on est à votre place de militant associatif auprès des jeunes, l'on a souvent besoin d'une clé, d'un mode d'emploi. En fait, la démarche est simple : il faut se mettre au niveau du jeune, être authentique et ne pas être moralisateur.

Je vous donne un exemple : quand j'étais en France, il y a 25 ans, l'on avait ouvert un centre d'accueil pour jeunes et l'on se demandait ce que l'on allait pouvoir en faire. Nous avions

trois salles de consultation vides au départ. En l'espace de 15 jours, le centre ne désemplissait pas. Pourquoi ? Parce que les jeunes disaient que c'était le seul lieu où ils rencontraient des adultes à leur écoute. Le problème des adultes est qu'ils ne savent pas écouter les jeunes !

L'attitude est donc simple : il faut prendre le temps d'écouter le jeune et ne pas jouer au moralisateur. À partir de là, on peut livrer tous les messages, dans la mesure où l'on est authentique et vrai.

## Question d'un invité

Je voudrais aborder le sujet de la légalisation du cannabis au Maroc. Vous avez cité certains pays qui l'ont prônée. Mais ne pensez-vous pas que cette décision a davantage des visées économiques que la préservation de la santé des jeunes consommateurs ?



## Réponse du Docteur Amine Benyamina

J'ai cité de manière précise ce qui se passe aux États-Unis. De grands groupes industriels producteurs de médicaments qui sont en train de se recycler dans le cannabis, et ils auraient

tort de ne pas le faire. L'Espagne a développé les Social Cannabis Clubs. Il y a 4 ans, ce pays était dans une grande crise économique. Mes homologues psychiatres espagnols ont dû



subir une baisse de 25 % de leur salaire et ils l'ont acceptée pour sauver leur emploi. À cela s'ajoutait la crise de l'immobilier... Et tout était bon pour sortir le pays du marasme économique. Dans ce contexte de crise, certaines communes ibériques ont donc adopté les Social Cannabis Club de manière officielle et ont ainsi drainé des revenus supplémentaires conséquents. Pour répondre à votre question, en réalité, ce n'est ni mon crédo, ni mon domaine. Mais j'ai contribué à un rapport qui sera remis par le think tank « Génération Libre » présidé par Gaspard Koenig, au Président français Emmanuel Macron, et je me suis occupé de la partie scientifique consacrée au cannabis. D'autres experts se sont occupés des volets économiques et juridiques.

Donc des choses sont en train de se mettre en place.

Pour ma part, je suis convaincu qu'il y a des solutions de santé publique qui ne sont pas antinomiques avec la réalisation de profit des industriels. Je n'ai pas d'inquiétude, car si la France décide de changer le cadre légal, elle laissera une grande place à l'éthique. Si la décision est prise, elle ne le sera pas dans un but pécuniaire, mais pour des questions de santé publique. Cela nous permettrait de sortir de ce climat hypocrite où la loi est très prohibitive, mais n'empêche pas le plus grand taux de consommation de cannabis. Face à ce constat, l'on ne peut pas rester les bras croisés.

## Question d'une invitée - Sociologue

Je voudrais pour ma part remercier la Fondation Attijariwafa bank pour cette initiative citoyenne. Je voudrais aussi féliciter les deux professeurs pour la qualité de leurs interventions. Mais à vous écouter, j'ai le sentiment que nous sommes dans une impasse. J'ai retenu les propos du docteur Tyal concernant la particularité de la période d'adolescence où le jeune cherche à s'individualiser. Mais cela devient de plus en plus complexe car cet adolescent n'a plus en face de lui ni des repères, ni de modèles. Et là, je pense à la place occupée par les nouvelles technologies.

En tant que sociologue, je me demande si l'addiction ne devient pas une norme de la société. Ne sommes-nous pas face à un problème de désordre social ? Parce que l'addiction ne renvoie pas uniquement à la drogue, mais aussi à la religion et aux nouvelles technologies comme vient de le reconnaître l'OMS. De ce fait, l'addiction devient la norme. Alors, ne sommes-nous pas face à un problème de défaillance du système des valeurs et de repères ?

Troisième constat : j'ai noté avec beaucoup d'intérêt toutes les mesures qui ont été proposées : des politiques publiques inclusives, un cadre légal révisé, la responsabilisation des jeunes, le développement de la thérapie familiale... En fait, il s'agit de procéder à une thérapie de l'ensemble de la société.

Lorsque j'entends les propos du professeur Amine Benyamina qui a décrypté les stratégies de communication et marketing des producteurs et des vendeurs d'alcool ciblant les jeunes et les femmes, je me demande quelle marge de manœuvre nous restent-ils, nous, parents ? Des articles sur Internet font l'apologie des drogues et ont un impact plus important sur les jeunes que les propos du professeur ou des parents. Des chansons font également la promotion de la vente et de



la consommation des drogues. Comment un jeune qui écoute du Rap faisant l'apologie de la drogue, peut-il échapper à l'addiction ? Quel que soit le discours, même non moralisateur, que peut-on faire face à ce phénomène qui, en définitive, contribue au conditionnement des adolescents ?

De même, la science et la créativité artistique font l'apologie de la drogue. Comment protéger nos jeunes contre ce mal du siècle ? Je ne veux pas parler du cas du Maroc car, à mon sens, les chiffres diffusés ne reflètent pas la réalité. On parle d'un taux de 26 %, mais celui-ci ne représente que les cas ayant eu des démêlés avec la justice ou ont été internés dans des structures hospitalières. Or, les hôpitaux se comptent sur le bout des doigts et les cliniques privées sont au nombre de deux, à travers tout le pays. Nous n'avons pas d'indicateurs statistiques fiables, mais il est certain que la proportion est supérieure à 26 % et il est certain que nos prisons sont pleines de jeunes victimes des drogues qui devraient normalement être prises en charge dans des structures hospitalières, au lieu d'être jetées en prison. Ces jeunes délinquants commencent par se droguer et finissent dealers et criminels.

## Réponse du Docteur Amine Benyamina

Merci beaucoup pour ces observations utiles et nécessaires émanant d'une sociologue. Je partagerai avec vous quelques éléments. Concernant le rôle des lobbys et les stratégies marketing ciblant les jeunes, nous sommes, au sein de la Fédération française de l'addictologie, en train de mettre en place une stratégie de marketing social. Autrement dit, nous voulons utiliser les mêmes armes, même si nous n'avons pas les mêmes moyens, pour contrer les lobbys des producteurs et vendeurs de drogues.

Nous avons commencé, à travers des associations des usagers, à faire de la prévention sur Internet. Cette action est nouvelle, nous essayons de contrer les pratiques des lobbys qui sont déjà bien installés.

Concernant les addictions que vous voyez partout, je répondrai Oui et Non. Etant médecin, psychiatre

et addictologue, la définition de l'addiction est, à mes yeux, très importante. Je peux jouir de produits que vous avez cités, mais sans pour autant en être addict.

Il faut garder à l'esprit que l'addiction est une maladie. Ce n'est pas l'alpha et l'oméga d'une société. Et notre démarche en tant que psychiatres addictologues, est de protéger les personnes vulnérables.

Quand vous parlez de l'individualisation, je parlerai plutôt de l'individuation sur le plan psychopathologique. Autrement dit, c'est le fait de s'individualiser et de sortir de la fusion parentale. Pour s'individualiser, il faut symboliquement agresser l'adulte par la provocation par exemple.

## Réponse du Docteur Hachem Tyal

Je suis d'accord avec toi Amine. Le problème réside dans le fait que l'adolescent qui sort à peine de son enfance, a besoin d'exister en tant qu'individu à part entière. Pour cela, il doit le faire dans la différence avec les parents et puiser dans son environnement immédiat, notamment familial, mais aussi, à travers sa propre expérience avec

la société. C'est bien pour cela que l'adolescent a besoin de s'identifier à un groupe. Les normes existantes sont forcément remises en question par le simple fait d'être adolescent.

Etant dans une société en mutation, les valeurs changent bien sûr. L'adolescent doit alors s'inscrire dans un statut d'adulte, avec sa personnalité,

son mode de fonctionnement, son rapport au monde et aux produits toxiques. De ce fait, soit il emprunte un chemin constructif qui le sauvera de tous ces produits toxiques, soit l'inverse.

L'on peut parler, non pas d'un monde en dérive, mais d'un monde en mutation. La question à poser est la suivante : dans quelle mesure

accompagnons-nous nos enfants dans leur expérience de vie ? En étant à leur niveau, à leur écoute, en leur donnant la possibilité de s'exprimer et d'exister, en leur accordant le temps nécessaire et en évitant le ton moralisateur ? Telles sont les véritables questions que nous devons nous poser.

### Question d'un jeune lycéen

Je vais me présenter pour que vous sachiez à quel point je suis concerné par la thématique de ce soir. Je suis lycéen, adolescent, responsable associatif, représentant des élèves et je suis au lycée Lyautey.

Vous avez parlé de la drogue, de l'alcool, du cannabis, mais vous avez oublié le point le plus important à mes yeux, qui est la dépendance à l'égard des objets électroniques. Je vois ce qui se passe dans mon lycée et le degré de dépendance à l'égard du téléphone portable. Que peut-on faire contre ce phénomène ? Faut-il en parler aux adolescents comme on parle des drogues ou envisager d'autres voies ?



### Réponse du Docteur Amine Benyamina

Vous avez raison de poser cette question. Personnellement, ma vision est moins catastrophiste que la vôtre. L'outil informatique et l'Internet matérialisent une révolution absolument édifiante et vous êtes plus intelligent que moi à votre âge ! Je vous le dis en toute sincérité, et ce sont ces outils qui y ont contribué.

Mais le problème réside dans la gestion de ces outils. La mesure dépend de vous, mais pas uniquement de vous. Avec l'introduction de l'addiction aux jeux électroniques comme

une possible maladie, on a compris que les concepteurs développaient des jeux addictogènes. Et nous sommes dans la configuration d'une addiction aux drogues. Le degré de prévalence et de diffusion n'est pas le même, mais les effets sont les mêmes.

Concernant le téléphone portable, le Ministre de l'Éducation nationale en France a interdit les portables au collège, à compter de la rentrée prochaine. Mais il faudra, après coup, évaluer l'efficacité de ce type de mesure.

### Question d'une invitée

Docteur Benyamina, est-ce que dans votre service, vous traitez des adolescents addicts aux jeux et autres services virtuels ?

Par ailleurs, je voudrais remercier le Docteur Tyal d'avoir délivré un message-clé : les choses changeront par nous et chacun d'entre nous doit s'y mettre pour accompagner nos enfants à devenir des citoyens adultes.

D'après mon expérience de militante associative, je constate que les adolescents ont besoin de garder le contact, mais un contact de cœur, surtout pas moralisateur. À leur âge, ils sont vulnérables, mais ils ne sont pas tous fragiles. Et ce sont les plus fragiles d'entre eux qui risquent de tomber dans l'addiction aux drogues. Mais, il est important pour nous tous, d'être informés car il y a toujours des signes révélateurs et une souffrance qui a enfermé l'adolescent. Cette situation ne tombe pas du ciel, du jour au lendemain. Merci encore aux deux professeurs.



### Question de M. Mohamed Kabbaj Président de Soft Group

Merci pour vos éclairages. On dit "Un esprit sain dans un corps sain". Dans quelle mesure le sport constitue une muraille contre ce fléau ? Si tel est le cas, il faudrait que l'on s'attelle à équiper des espaces de sports partout dans le pays et inciter nos jeunes à pratiquer un sport, car malheureusement, ils ont tendance à s'en éloigner. Et pour cause, dans toutes nos villes, entre 2 cafés, il y a un café !



### Réponse du Docteur Tyal

Évidemment, si on investit dans le sport, on aide nos jeunes à embrasser une autre voie que la drogue. Mais comment est-il possible que les zones de sport dans les quartiers défavorisés soient payantes ? D'un autre côté, l'on constate

un phénomène nouveau dans nos sociétés : de plus en plus de jeunes organisés en groupes s'adonnent au sport et en ont la culture. Ce sont des groupes identificatoires qui pourraient être salvateurs pour les jeunes de ce pays.



## Remerciements

### Mme Saloua Benmehrez

Merci Mesdames et messieurs pour tout l'intérêt que vous avez manifesté à l'égard de cette thématique ; je remercie chaleureusement nos

deux éminents intervenants pour la qualité des propos et messages et vous disons à très bientôt.

La rencontre en images









## LA FONDATION Attijariwafa bank, UN ACTEUR CITOYEN AU SERVICE DU DÉBAT & L'ÉDITION, DE L'ÉDUCATION ET DE L'ART & LA CULTURE

La Fondation Attijariwafa bank déploie toute son énergie et son savoir-faire depuis plusieurs décennies, en soutenant trois domaines essentiels pour le développement de notre pays, à savoir le débat d'idées & l'édition, l'éducation, l'art et la culture.

Le pôle Édition & Débats a pour mission de promouvoir un débat constructif sur des problématiques économiques, sociales, sociétales, et culturelles. À travers son cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre », le pôle offre une plateforme ouverte aux opérateurs, acteurs de la société civile, étudiants et enseignants universitaires, afin de favoriser l'échange avec les experts marocains et étrangers. Par ailleurs, le pôle Édition & Débats apporte son soutien à la publication de livres et manuscrits, et assure la diffusion de travaux de recherche et de productions intellectuelles réalisés par les entités de la banque.

Le pôle Éducation apporte un appui à l'enseignement sur l'ensemble de sa chaîne de valeur, du préscolaire au supérieur, afin de contribuer à la réduction des taux d'abandon et d'échec scolaire. Le pôle initie ainsi de nombreuses actions structurantes dans ce domaine comme le programme d'appui au préscolaire en faveur du quartier de Sidi Moumen à Casablanca ; le soutien à l'amélioration de la qualité du primaire au niveau des établissements publics ; et le soutien aux élèves de classes préparatoires dans leur préparation aux concours d'accès aux grandes écoles, à travers les semaines de concentration et l'amélioration de la qualité

de vie dans les centres de classes préparatoires. Par ailleurs, le pôle Éducation a fait preuve d'innovation en créant, en partenariat avec Banco Santander, le master « Banque et Marchés Financiers » ainsi que le portail et la carte Jamiati.

Le pôle Éducation est également engagé en faveur de l'encouragement de l'esprit d'entrepreneuriat et l'accompagnement des jeunes promoteurs. Enfin, le soutien aux associations en faveur des populations démunies ou en situation précaire constitue un axe d'intervention majeur du pôle.

Le pôle Art & Culture est un acteur majeur dans la démocratisation de l'accès à la culture et à l'éducation artistique des jeunes. Depuis plusieurs années, le pôle apporte un soutien à la création artistique contemporaine et facilite l'intégration des jeunes talents dans le circuit artistique. De même, il accompagne les projets universitaires et associatifs visant l'épanouissement artistique en milieu scolaire et universitaire. Initiateur de plusieurs expositions monographiques ou collectives, le pôle Art & Culture contribue à la promotion des artistes africains et fait de l'art, un vecteur de rapprochement et d'échange interrégional. Il assure, enfin, la conservation et la valorisation du patrimoine artistique du groupe Attijariwafa bank.

Dans chacun de ses trois pôles, la Fondation Attijariwafa bank a développé une expertise qu'elle met au service de la communauté ou tissé des partenariats solides avec des associations de renom afin d'optimiser la portée de ses initiatives citoyennes.





التجاري وفا بنك  
Attijariwafa bank

**Croire en vous**

[attijariwafabank.com](http://attijariwafabank.com)